

Chante-Cloche

Louis Peyton ne fit jamais publiquement allusion aux méthodes qu'il avait utilisées pour mystifier la police terrienne à une douzaine de reprises, à coups d'astuce et de bluff, en échappant chaque fois à la curiosité de la psychosonde. Il aurait été bien malavisé d'être aussi bavard mais, dans ses moments d'euphorie, il caressait l'idée de rédiger un testament (à n'ouvrir qu'après sa mort) à la lecture duquel il apparaîtrait clairement que toutes ses victoires étaient dues, non à la chance, mais à son habileté.

Dans ce testament, il écrirait : « Le criminel qui cherche à dissimuler son crime laisse inévitablement l'empreinte de sa personnalité dans une telle tentative. Il est donc préférable d'utiliser les données concrètes existantes et d'agir en fonction de celles-ci. »

C'est en appliquant cette règle d'or que Louis Peyton prépara l'assassinat d'Albert Cornwell.

Ce dernier, fourgue à la petite semaine, se rendit chez Grinell, le restaurant de Peyton, pour prendre contact avec lui. Son complet bleu avait un brillant tout particulier, son visage ridé un sourire tout particulier et sa moustache décolorée un hérissément tout particulier.

— Quel plaisir de vous rencontrer, Mr Peyton ! s'exclama-t-il sans éprouver le moindre frisson quadridimensionnel à la vue de son futur meurtrier. J'avais presque renoncé à cet espoir.

— Si vous avez une affaire à me proposer, Cornwell, vous savez où me toucher, répondit Peyton qui avait horreur d'être dérangé quand il dégustait son dessert en lisant le journal chez Grinell.

Il était passé du mauvais côté de la quarantaine et ses cheveux n'étaient plus aussi noirs qu'autrefois mais il se tenait droit, son maintien était juvénile, son regard direct et, résultat d'une longue habitude, sa voix conservait sa sonorité sèche.

— Il s'agit d'une affaire tout à fait spéciale, Mr Peyton, dit Cornwell. Tout à fait spéciale. Je connais une cachette de... vous voyez ce que je veux dire, monsieur...

Son index droit s'agita doucement comme pour frapper un objet invisible et il plaça sa main en coupe derrière son oreille.

Peyton tourna la page de son journal encore humide — il venait de le sortir du télédiffuseur —, le replia et demanda : « De chante-cloches ?

— Chut ! Taisez-vous, Mr Peyton, chuchota son interlocuteur avec affolement.

— Venez avec moi. »

Les deux hommes gagnèrent le parc. C'était là un autre axiome de Peyton : si l'on voulait qu'une conversation demeure à peu près discrète, la meilleure solution était de discuter à voix basse et en plein air.

— Je sais un endroit où il y a des chante-cloches en pagaille, Mr Peyton, dit Cornwell. À l'état brut mais de toute beauté.

— Vous les avez vues ?

— Non. Mais je connais quelqu'un qui les a vues. Cette personne m'a donné suffisamment de preuves pour me convaincre. Le stock est assez important

pour nous permettre à tous les deux de finir nos jours dans la prospérité. C'est la fortune, cher Mr Peyton !

— Quelle est cette personne ?

Une expression rusée passa sur le visage de Cornwell telle une torche fumeuse l'assombrissant au lieu de l'éclairer et donnant à ses traits une sorte d'onctuosité repoussante. « Je tiens l'information d'un fouille-tout spécialisé dans les recherches séléniques qui avait trouvé une méthode pour localiser les chante-cloches dans les cratères lunaires. Je ne connais rien de sa technique : il ne m'en a jamais parlé. Mais il a ramené sur terre une bonne douzaine de chante-cloches qu'il a revendues.

— Je suppose qu'il est mort ?

— Oui. Un déplorable accident, Mr Peyton. Il a fait une chute d'une grande hauteur. Quelle tristesse ! Comme bien vous pensez, ses activités lunaires étaient parfaitement illégales. Le Dominion est extrêmement strict en ce qui concerne les prospecteurs clandestins qui sont à la recherche de chante-cloches. Aussi peut-on présumer qu'on lui a réglé son compte. Toujours est-il que je possède les cartes qu'il a établies.

— Les détails de votre petite transaction me sont indifférents, dit Peyton avec un calme imperturbable. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir pourquoi vous êtes venu me trouver.

— C'est que le gâteau est assez gros pour que nous le partagions, voyez-vous ? Nous sommes l'un et l'autre des spécialistes dans notre branche. Pour ma part, je sais où sont les chante-cloches et je suis en mesure de fréter un astronef. Quant à vous...

— Quant à moi ?

— Vous êtes un pilote émérite et vous possédez tous les contacts nécessaires pour négocier ensuite les chante-cloches. J'estime que c'est là une division du travail tout ce qu'il y a d'honnête, Mr Peyton. Qu'en pensez-vous ? »

Peyton réfléchit quelques instants. Il avait des règles d'existence fixées ne varietur et cela convenait admirablement à l'opération, semblait-il.

— Nous partirons pour la Lune le 10 août, laissa-t-il tomber.

Cornwell sursauta. « Mais nous ne sommes qu'en avril ! s'exclama-t-il. En avril, Mr Peyton, répéta-t-il en pressant le pas car il s'était arrêté sous l'effet de la surprise et Peyton avait continué de marcher.

— Le 10 août... Je prendrai langue avec vous en temps voulu pour vous dire où l'astronef devra m'attendre. Je vous serais reconnaissant de ne pas chercher à prendre personnellement contact avec moi avant que je ne vous fasse signe. À bientôt, Cornwell.

— Cinquante-cinquante? demanda ce dernier.

— Parfaitement. Je vous salue, mon cher Cornwell. »

Peyton, une fois débarrassé de Cornwell, continua sa promenade tout en réfléchissant à certains aspects immuables de son style de vie. À vingt-sept ans, il avait acheté un terrain dans les montagnes Rocheuses. L'ancien propriétaire y avait fait construire une maison destinée à servir d'abri en cas de guerre atomique. Deux siècles s'étaient écoulés depuis cette époque et il n'y avait pas eu de guerre atomique. Néanmoins, le refuge était toujours debout. C'était un véritable monument dont les occupants, en proie à la panique, pouvaient se

suffire à eux-mêmes dans des conditions d'autarcie absolue.

La maison, construite en ciment armé, se dressait dans un endroit isolé, très haut au-dessus du niveau de la mer, et les montagnes la protégeaient de toute part. Elle était équipée d'un groupe électrogène autonome, des torrents assuraient son alimentation en eau, dix quartiers de bœuf pouvaient tenir à l'aise dans la chambre froide et la cave constituait une véritable forteresse où était entreposé un arsenal suffisant pour repousser les hordes affolées et affamées... qui n'étaient jamais venues. Le système de climatisation était conçu pour filtrer et refiltrer l'air jusqu'à élimination complète de la radioactivité.

Peyton, qui était célibataire, avait pour principe intangible de passer le mois d'août dans ce bastion de survivance. Il coupait les communications, la télévision et le distributeur de téléjournaux. Il enclenchait le champ de force ceinturant la propriété et mettait en place un signal d'alarme rapproché à l'endroit où la piste qui serpentait à travers la montagne coupait ce rempart. Un mois par an, il jouissait ainsi d'une solitude absolue. Personne ne l'apercevait, personne ne pouvait l'importuner. C'étaient là des vacances inappréciables après onze mois passés à côtoyer une humanité envers laquelle il n'éprouvait qu'un mépris glacé.

La police elle-même — un sourire joua sur les lèvres de Peyton — était au courant de la valeur qu'il attachait à ce mois d'inactivité totale. Il lui était arrivé, alors qu'il était en liberté provisoire, de se dérober à la justice au risque de passer à la psychosonde plutôt que de renoncer à son congé d'août.

Peyton médita sur un autre aphorisme qu'il envisageait également de faire figurer dans son testament : rien ne fait autant préjuger l'innocence d'un suspect que l'absence triomphale de tout alibi.

Le 30 juillet, comme le 30 juillet de chaque année, Louis Peyton prit le stratojet aggravifique de 9 h 15 à New York et arriva à Denver à midi trente. Il embarqua à bord du stratobus semi-gravifique et atterrit à Hump's Point où Sam Leibman le conduisit jusqu'à son domaine dans un vieux tacot tout terrain (à peine gravité !). Sam Leibman accepta solennellement le pourboire de dix dollars traditionnel et toucha le bord de son chapeau comme il le faisait tous les 30 juillet depuis quinze ans.

Le 31 juillet — comme chaque année à la même date —, Louis Peyton se rendit à Hump's Point à bord de son aéroglisseur subgravifique et acheta au bazar tout ce dont il aurait besoin pour un séjour d'un mois. Sa commande n'avait rien d'inhabituel. Depuis quinze ans, il faisait pratiquement les mêmes emplettes.

MacIntyre, le directeur du magasin, pointa gravement la liste, la communiqua au bureau d'approvisionnement central de Denver et, une heure plus tard, le transféreur de masse livra la totalité des articles demandés. Peyton chargea le tout dans son aéroglisseur avec l'aide de MacIntyre, laissa un pourboire de dix dollars — c'était encore dans la tradition — et rentra chez lui.

Le 1er août, à 0 h 1, il brancha le champ de force qui isolait complètement son domaine du monde extérieur.

À partir de ce moment, il rompit avec sa routine. Il s'était accordé huit jours qu'il mit à profit pour détruire méticuleusement tous les vivres qu'il était censé consommer pendant le mois d'août. Pour cela, il utilisa le dispositif

d'élimination dont était équipée la demeure et qui servait à se débarrasser des ordures ménagères. C'était un système perfectionné capable de réduire toute forme de matières, y compris les métaux et les silicates, à l'état de poussière moléculaire impalpable et indécélable. L'excès de chaleur dû à l'énergie mise en œuvre était absorbé par la rivière qui traversait la propriété. Pendant une semaine la température de l'eau fut de cinq degrés supérieure à la normale.

Le 9 août, Peyton prit son aéroglisseur et gagna le Wyoming où l'attendaient Albert Cornwell et son astronef. Ce dernier constituait naturellement un maillon de moindre résistance dans la mesure où quelqu'un l'avait vendu à Cornwell et où une équipe l'avait préparé. Mais, en définitive, la piste aboutirait au seul Cornwell. Et cette piste, songea Peyton avec un sourire glacé, serait en l'occurrence une impasse.

Le 10 août, l'astronef décolla avec un pilote, Peyton en personne, et un passager, Cornwell. Plus les cartes de ce dernier. Le champ non-gravifique était parfait. À plein régime, le poids de l'engin se réduisait à quelques grammes. Ses micropiles silencieuses fonctionnaient efficacement. Sans bruit et sans sillage de flammes, le vaisseau traversa l'atmosphère et disparut.

Il était fort peu vraisemblable que quiconque eût assisté à son départ, ou que, en cette époque de paix, il y eût un radar aux aguets dans les montagnes. Effectivement, il n'y en avait aucun.

Deux jours dans l'espace. Puis deux semaines sur la Lune. Presque instinctivement, Peyton s'était fixé ce délai dès le départ. Il n'avait aucune illusion quant à la valeur des cartes relevées par les cartographes amateurs. Elles étaient indiscutablement utiles à celui qui les avait confectionnées — à titre d'aide-mémoire — mais, pour quelqu'un d'autre, ce n'étaient que des cryptogrammes indéchiffrables.

Cornwell ne montra la sienne à son compagnon qu'après qu'ils eurent décollé. « Après tout, mon cher, c'était mon seul atout, fit-il avec un sourire obséquieux.

— Avez-vous vérifié sur des projections sélénologiques ?

— Comment l'aurais-je fait ? Je me fie entièrement à vous. »

Peyton lui rendit la carte en lui décochant un regard dépourvu d'aménité. Le seul élément sérieux de ladite carte était la localisation du cratère Tycho, site de Luna City, la ville enlisée»

Néanmoins, l'astronomie jouait en la faveur des deux hommes : pour le moment, Tycho se trouvait dans la zone éclairée de la Lune. Autrement dit, il y aurait moins de patrouilleurs de la Spatiale et le risque de détection serait réduit au minimum.

Témérairement, Peyton se posa en catastrophe dans l'ombre portée d'un cratère où l'on serait en sécurité : le soleil avait dépassé le point zénithal et la zone d'ombre s'allongeait au lieu de diminuer.

Cornwell fit la grimace. « Je nous vois mal faire de la prospection pendant le jour lunaire, cher Mr Peyton.

— Le jour lunaire ne dure pas éternellement, répondit sèchement Louis. Il nous reste une centaine d'heures d'ensoleillement. Nous pourrions les utiliser pour nous acclimater et mettre votre carte à l'épreuve. »

La réponse au problème intervint rapidement. Mais c'était une réponse multiple. Peyton se plongea dans les relevés lunaires, effectua des mesures

méticuleuses pour essayer d'identifier les cratères indiqués sur le plan gribouillé et qui étaient la clé... la clé de quoi ?

Enfin, il déclara : « Le cratère qui nous intéresse peut être ou bien GC-3, ou bien GC-5, ou bien MT-10.

— Comment allons-nous procéder? s'enquit anxieusement Cornwell.

— Nous allons les essayer tous les uns après les autres en commençant par le plus rapproché. »

Le soleil passa au-delà du terminateur et ce fut la nuit. Les deux hommes firent des stages de plus en plus prolongés à l'extérieur, s'accoutumant au silence et aux ténèbres, à la vue des aveuglants points de lumière qu'étaient les étoiles et de l'étroit croissant de la Terre qui les observait, juste au-dessous du cratère. Leurs pas laissaient de profondes empreintes informes dans la poussière sèche, immuable et immobile. Peyton ne les remarqua que le jour où ils eurent escaladé la paroi intérieure du cratère et que le clair de Terre les baigna. Il y avait une semaine qu'ils étaient arrivés.

En raison du froid lunaire, ils ne pouvaient rester longtemps dehors.

Néanmoins, chaque jour, ils prolongeaient un peu la durée de leurs excursions.

Le onzième jour, ils avaient éliminé GC-5 : ce ne pouvait être là que se trouvaient les chante-cloches.

Le quinzième jour, le désespoir faisait bouillir le flegmatique Peyton. Il fallait que les chante-cloches soient dans les entrailles de GC-3. MT-10 était trop loin : ils n'auraient pas le temps de parvenir à ce cratère et de l'explorer, compte tenu du fait qu'il était impératif qu'ils soient de retour sur Terre pour le 31 août.

Ce fut précisément ce jour-là qu'ils découvrirent les chante-cloches.

Elles n'étaient pas belles. C'étaient de simples blocs de roche grise à la forme irrégulière, gros comme les deux poings réunis, légers comme des plumes du fait de la faible pesanteur lunaire. Elles étaient, pourrait-on dire, pleines de vide. Il y en avait deux douzaines et chacune, après polissage, pourrait rapporter cent mille dollars au bas mot.

Les deux hommes les couchèrent avec soin dans des lits de paille. Il leur fallut faire trois navettes en terrain accidenté. Sur Terre, le voyage aurait été épuisant mais, en raison de la gravité lilliputienne de la Lune, ces accidents de terrain constituaient un obstacle dérisoire.

Enfin, Cornwell tendit à Peyton, debout dans le caisson d'accès de l'astronef, la dernière chante-cloche.

— À présent, je monte à bord, dit-il dans son-micro.

Sa voix avait un timbre métallique dans les écouteurs.

Il prit son élan pour sauter, leva la tête et, pris de panique, parut se pétrifier.

Une dernière grimace de terreur crispa son visage que son complice voyait distinctement à travers le hublot de lusilite du casque.

« Non, Mr Peyton ! s'exclama-t-il. Non ! »

Peyton serra plus fortement la crosse de son fulgurateur. L'arme cracha. Il y eut un éclair aveuglant, presque intolérable, et Cornwell ne fut plus qu'un débris humain, un geyser de chairs mêlées à des fragments de vidéoscopie maculés de gouttes de sang gelé.

Peyton ne s'attarda pas plus d'une seconde à contempler sa victime d'un air sombre. Il rangea la dernière chante-cloche dans le récipient prévu à cet usage,

ôta sa combinaison, enclencha d'abord le champ de non-gravité, puis les micropiles, et mit le cap sur, la Terre avec, dans son escarcelle, un ou deux millions de dollars potentiels de plus qu'il n'en avait deux semaines plus tôt. Le 29 août, le vaisseau se posa, la poupe en avant, sur le terrain d'où il était parti le 10. L'endroit avait été bien choisi. L'aéroglesseur était toujours là, dissimulé dans une anfractuosité rocheuse comme il y en avait tant dans cette région tourmentée.

Peyton cacha les  tu s contenant les chante-cloches dans une crevasse et les recouvrit de terre. Cela fait, il regagna la cabine de l'astronef, procéda à un ultime réglage et mit pied à terre. Deux minutes plus tard, le vaisseau, en pilotage automatique, décolla. En silence, il s'éleva, mit cap à l'ouest. Peyton les paupières plissées le suivait des yeux. Soudain, une minuscule étincelle fulgura et une infime bouffée de fumée naquit dans le ciel.

Un rictus retroussa les lèvres de Peyton. Il avait bien calculé son coup. Il avait rendu inutilisables les barres de cadmium régularisant la fusion nucléaire : l'astronef s'était volatil s  dans un embrasement atomique.

Vingt minutes plus tard, Peyton était chez lui. Il était fatigué. La pesanteur terrestre lui plombait douloureusement les muscles. Il dormit bien.

Douze heures plus tard, au petit jour, la police fit irruption dans son refuge.

L'homme qui avait ouvert croisa les mains sur sa bedaine et, souriant, hocha la tête à deux ou trois reprises en signe de salut. Son visiteur, H. Seton Davenport, du T.B.I, le Terrestrial Bureau of Investigation, regarda autour de lui d'un air embarrassé.

La vaste pièce était plongée dans la pénombre. Seul un projecteur, braqué sur le fauteuil de relaxation, était allumé. Les murs disparaissaient derrière des rayonnages remplis de filmolivres. Des cartes galactiques s'entassaient dans un coin et, dans un autre, la maquette d'un noyau galactique brasillait doucement.

— C'est bien au Dr Wendell Urth que j'ai l'honneur de parler ? s'enquit Davenport sur le ton d'un homme qui n'en croit pas ses yeux.

Il était massif, ses cheveux étaient noirs, son nez était effilé et proéminent et, sur sa joue, une cicatrice  toil e, indélébile, indiquait l'endroit où il avait été un jour frappé à bout portant par un gicleur neuronique.

— Lui-même, répondit le Dr Urth d'une voix grêle. Et je présume que vous êtes l'inspecteur Davenport ?

Le policier tendit sa carte à son interlocuteur.

— Je me suis adressé à l'Université parce que j'ai besoin de l'avis d'un extraterrologue. On m'a conseillé de venir vous voir.

— C'est ce que vous m'avez dit tout à l'heure au téléphone.

Urth avait répondu avec urbanité. Il avait les traits bouffis, son nez était une sorte de bouton de bottine et des verres épais protégeaient ses yeux quelque peu globuleux.

— Je n'abuserai pas de votre temps, Dr Urth et j'irai droit aux faits. Je suppose que vous connaissez la Lune...

Urth, qui avait sorti un flacon contenant un liquide rouge et deux verres poussiéreux dissimulés derrière une rangée de filmolivres en désordre, l'interrompit avec brusquerie :

— Je n'ai jamais été sur la Lune, Inspecteur, et je n'ai aucune intention d'y aller. La spatiationavigation, c'est de la folie ! Je n'y crois pas. Prenez donc un siège, ajouta-t-il en se radoucissant. Nous allons boire quelque chose.

L'inspecteur Davenport s'assit. « Mais vous êtes...

— Oui, je suis extraterrologiste. Les autres planètes m'intéressent mais pourquoi donc voulez-vous que j'aille les visiter ? Point n'est besoin d'être un grand voyageur devant l'Eternel pour être un historien qualifié, sacré nom d'une pipe ! » Il s'assit à son tour et un large sourire s'épanouit sur son visage envahi de graisse. « Bon... Qu'y a-t-il pour votre service ? »

L'inspecteur plissa le front « Je suis venu vous consulter à propos d'un meurtre.

— Un meurtre ? Ce n'est pas dans mon rayon !

— Le meurtre en question a été commis sur la Lune, Dr Urth.

— Voilà qui est stupéfiant !

— Plus que stupéfiant : c'est sans précédent. Le Dominion lunaire existe depuis cinquante ans. Au cours de ces dix lustres, il y a eu des navires qui ont explosé, des hommes qui sont morts à cause d'un défaut d'étanchéité de scaphandre, des hommes qui sont morts grillés sur la face solarisée, des hommes qui sont morts gelés sur la face froide, des hommes qui sont morts par asphyxie côté Soleil et côté nuit. Il y a eu des morts consécutives à des chutes, ce qui, compte tenu de la gravité lunaire, laisse quand même rêveur. Mais, jusqu'à présent, jamais un homme n'est mort sur la Lune à la suite d'un acte de violence délibéré d'un de ses semblables.

— Comment cet assassinat a-t-il été exécuté ?

— La victime a été tuée d'un coup de fulgurateur. Les autorités ont pu se rendre sur les lieux dans l'heure qui a suivi le crime grâce à un jeu de circonstances favorables. Un astronef de patrouille a enregistré un éclair sur la surface du satellite. Vous n'ignorez pas que la visibilité est remarquable dans ces conditions sur la face nocturne. Le pilote a signalé la chose à Luna City et s'est immédiatement posé. Il jure que, pendant la manœuvre d'atterrissage, il a pu apercevoir grâce au clair de Terre un vaisseau qui décollait. Après avoir pris contact, il a découvert un cadavre déchiqueté et relevé des empreintes de pas.

— Selon vous, cet éclair correspondait au coup de fulgurateur ?

— Cela ne fait aucun doute. Le corps était encore chaud. Certains organes internes n'avaient pas eu le temps de se congeler. Quant aux empreintes, elles étaient de deux types différents. On a effectué des mesures précises démontrant que les dépressions n'avaient pas le même diamètre et qu'elles avaient, par conséquent, été faites par des bottes de pointures différentes. Grosso modo, la piste conduisait aux cratères GC-3 et GC-5, c'est-à-dire deux...

— Je connais le code, officiel utilisé pour l'identification des cratères lunaires, dit le Dr Urth avec affabilité.

— Hem... Bref, ces traces de pas ont mené les enquêteurs droit sur une crevasse de la paroi interne de l'entonnoir et l'on a retrouvé des fragments de pierre ponce. L'analyse effectuée aux rayons X et au spectre de diffraction a révélé... »

L'extraterrologiste interrompit l'inspecteur en s'écriant avec animation : « Qu'il s'agissait de chante-cloches ! Vous n'allez pas me dire que cet assassinat a été commis pour des chante-cloches !

— Et si tel était le cas ? demanda Davenport d'une voix égale.
— J'en ai une. Une mission subventionnée par l'Université en a trouvé une et m'en a fait cadeau pour me remercier de... Suivez-moi, inspecteur, il faut que je vous la montre. »

Le Dr Urth sauta sur ses pieds et s'éloigna précipitamment en faisant signe à son visiteur de lui emboîter le pas. Davenport soupira et obtempéra.

La pièce où il pénétra était encore plus grande que la première : elle était également plus sombre et le fouillis y était plus considérable. Le policier ouvrit des yeux stupéfaits en contemplant le fatras hétéroclite qui l'encombrait. Il parvint à identifier un petit bloc de « vitrite bleue » martienne, le genre de choses dans lesquelles certains esprits romantiques voyaient un objet manufacturé, vestige d'un artisanat indigène éteint depuis des millénaires. Il remarqua également la maquette d'un astronef remontant à l'époque des pionniers ainsi qu'un flacon scellé apparemment vide sur l'étiquette duquel on pouvait déchiffrer tant bien que mal la mention « atmosphère vénusienne ».

— Ma maison est un véritable musée, s'exclama jovialement le Dr Urth. Voilà un des avantages du célibat. Bien sûr, tout n'est pas encore parfaitement classé. Un de ces jours, si j'arrive à avoir une semaine de tranquillité...

Il s'interrompit et tourna la tête dans tous les sens, l'air quelque peu égaré.

Enfin, la mémoire lui revint. Il repoussa un diagramme schématisant l'évolution des vertébrés aquatiques qui constituaient la forme de vie la plus développée de la planète de Barnard et dit : « Tenez ! La voici. Elle est là. Malheureusement, elle est fêlée. »

La chante-cloche était suspendue à un mince fil métallique auquel elle avait été soigneusement soudée. Elle présentait un étranglement qui donnait l'impression qu'il s'agissait de deux sphères fermement mais imparfaitement accolées l'une à l'autre. Malgré ce défaut, elle avait été amoureusement polie ; sa surface lustrée et grise, grêlée d'alvéoles quasi imperceptibles, avait cette douceur soyeuse que, dans leurs vains efforts pour fabriquer des chante-cloches artificielles, les laboratoires ne parvenaient jamais à imiter parfaitement.

— Il m'a fallu longtemps pour trouver un percuteur correct, dit le Dr Urth. Une chante-cloche fêlée est capricieuse. Mais l'os est efficace. J'en ai un ici.

Il brandit quelque chose qui ressemblait à une sorte de grosse cuiller blanchâtre. « Je l'ai confectionné avec un fémur de bœuf. Ecoutez ! »

Avec une surprenante délicatesse, le Dr Urth palpa la chante-cloche de ses doigts boudinés pour déterminer le point d'impact le plus favorable. Il la mit en place et l'immobilisa avec des gestes gracieux. Puis, l'ayant lâchée, il en heurta précautionneusement la surface à l'aide de son fragment d'os.

Un million de harpes lointaines se mirent à bruire, à vibrer. Le son s'enfla, s'affaiblit, s'enfla à nouveau. Il ne venait d'aucune direction particulière, il retentissait à l'intérieur même de la tête de ceux qui l'entendaient, c'était une sonorité incroyablement douce, pathétique et frémissante.

Les dernières notes du carillon moururent. Les deux hommes restèrent silencieux pendant une longue minute.

— Pas mal, n'est-ce pas ? s'exclama le Dr Urth.

D'une chiquenaude, il fit osciller la cloche.

Davenport se trémoussa avec gêne. « Attention ! Ne la cassez pas... »

La fragilité des bonnes chante-cloches était proverbiale.

— D'après les géologues, les chante-cloches ne sont rien de plus que de la pierre ponce durcie par un phénomène de pression et recelant des alvéoles vides où de petits grains de roche crépitent librement. Enfin, c'est ce qu'ils disent ! Mais s'ils ont raison, comment se fait-il que nous soyons incapables de fabriquer des chante-cloches artificielles ? Notez que, à côté d'une cloche sans défaut, celle-ci serait à peu près aussi harmonieuse qu'un mirliton d'enfant.

— Je sais. Et il n'y a pas dix personnes sur Terre qui peuvent se vanter de posséder une chante-cloche sans défaut. Des centaines de gens et d'institutions seraient prêts à en acheter une à n'importe quel prix sans poser de questions. Un stock de chante-cloches aurait de quoi justifier un assassinat.

L'extraterrologue se tourna vers Davenport et, d'un geste de son index grassouillet, remit en place ses lunettes sur son nez inexistant. « Je n'ai pas oublié le but de votre visite. Continuez, je vous prie.

— Pour conclure, une phrase suffit : je connais l'identité du criminel. »

Ils regagnèrent la bibliothèque et se rassirent. Le Dr Urth croisa ses mains sur son majestueux abdomen.

— Vraiment ? Eh bien, dans ce cas, l'énigme est sûrement résolue. Inspecteur.

— Connaître le coupable et pouvoir prouver que c'est bien lui l'assassin sont deux choses différentes, Dr Urth. Malheureusement, l'homme en question n'a pas d'alibi.

— Vous voulez dire qu'il en a malheureusement un, n'est-ce pas ?

— Pas du tout. Je pèse mes mots. S'il avait un alibi, j'arriverais à le démolir car il serait fabriqué de toutes pièces. S'il y avait des témoins affirmant l'avoir vu sur la Terre à l'heure où le meurtre a été commis, on pourrait démontrer qu'ils mentent. S'il possédait un document quelconque qui le blanchirait, il serait possible d'en faire éclater la fausseté. Malheureusement, il n'existe rien de tout cela.

— Expliquez-vous mieux.

L'inspecteur Davenport décrivit minutieusement à son interlocuteur la propriété de Peyton dans le Colorado. « Tous les ans, il s'y retire pendant le mois d'août pour y vivre dans l'isolement le plus complet, acheva-t-il. Le T.B.I. lui-même en témoignerait devant la justice. Si nous sommes dans l'incapacité d'affirmer, preuves en main, qu'il était sur la Lune le mois dernier, n'importe quel jury tiendra pour acquis qu'il n'a pas quitté son domaine.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il était sur la Lune ? Peut-être est-il innocent ?

— Non ! » rétorqua Davenport.

Son ton était presque violent. « Il y a quinze ans que j'essaie de le coincer et je n'y suis jamais arrivé. Mais, à présent, quand un crime est signé Peyton, je le sens. Croyez-moi : personne d'autre que lui n'aurait eu l'audace, sans même parler des contacts indispensables pour ce faire, de tenter d'écouler un lot de chante-cloches de contrebande. Peyton est un pilote spatial de grande classe, c'est un fait notoire. On sait qu'il a été en rapport avec la victime, encore qu'il n'ait pas été en relation directe avec elle depuis plusieurs mois. Hélas, ce ne sont là que des affirmations qu'aucune preuve ne vient étayer.

— Pourquoi ne pas le soumettre à la psychosonde puisque son emploi est maintenant légal ? Ce serait le plus simple. »

Un rictus déforma les traits de Davenport et sa cicatrice prit une teinte livide.

— Avez-vous lu le texte de la loi Konski-Hiakawa, Dr Urth ?

— Non.

— Je suppose que vous n'êtes pas le seul dans ce cas. Le droit au secret mental est imprescriptible, dit le gouvernement. Parfait ! Mais où cela mène-t-il ? Le suspect dont la psychosonde établit l'innocence est autorisé à réclamer et à recevoir tous les dommages et intérêts que la justice trouve bon de lui accorder. Récemment, un comptable, employé dans une banque, s'est vu attribuer vingt-cinq mille dollars sous prétexte qu'il avait été psychosondé et reconnu non coupable du vol qu'on lui imputait. En fait, les indices qui avaient éveillé les soupçons n'avaient apparemment rien à voir avec une indécatesse : il s'agissait d'une vague histoire d'adultère. Il s'est pourvu en justice, soutenant qu'il avait perdu son travail, qu'il ne vivait plus depuis que le mari trompé l'avait menacé et, pour finir, que la révélation faite par la presse des résultats du psychosondage l'avaient couvert de ridicule. La cour s'est rendue à ces raisons.

— J'avoue que je comprends les sentiments qu'éprouvait ce monsieur.

— Nous les comprenons tous. Et c'est bien là l'ennui. Encore un détail dont il est bon de se souvenir : une personne qui a été psychosondée une fois pour un motif quelconque, ne peut plus jamais l'être à nouveau en aucune circonstance. La loi est sans équivoque : nul ne saurait être mentalement torturé à deux reprises au cours de son existence.

— Voilà qui est gênant.

— A qui le dites-vous ! Depuis deux ans que le psychosondage est officiellement autorisé, vous ne pouvez pas savoir combien de filous et de truands se sont efforcés de se faire lessiver le cerveau sous prétexte de vol à la tire, afin de pouvoir ensuite monter des coups sérieux en toute quiétude» Non... Le Département n'autorisera jamais que Peyton passe à la psychosonde tant que nous n'aurons pas la preuve irréfutable de sa culpabilité. Peut-être pas une preuve au sens juridique du terme mais, au moins, un indice suffisant pour emporter la conviction. Le pire, Dr Urth, c'est que si nous sommes dans l'incapacité de présenter au tribunal un procès-verbal de psychosondage, nous perdrons inévitablement le procès. Dans une affaire aussi grave qu'un meurtre, le plus obtus des jurés conclura, faute de psychosondage, que l'accusation n'est pas sûre de son fait.

— Qu'attendez-vous au juste de moi ?

— Que vous m'apportiez la preuve que Peyton s'est rendu sur la Lune au cours du mois d'août Et il faut que vous fassiez vite. Je ne peux pas le garder à vue éternellement, Si la nouvelle de cet assassinat s'ébruie, la presse mondiale prendra feu et flamme comme un astéroïde pénétrant dans l'atmosphère de Jupiter, Ce sera un titre sensationnel : le premier meurtre lunaire !

— Quand le crime a-t-il été commis exactement ? demanda Urth sans transition.

— Le 27 août.

— Et quand avez-vous arrêté votre suspect ?

— Le 30. Hier.

— Donc, si Peyton est effectivement votre coupable, il a eu le temps de regagner la Terre.

— Tout juste.

Les lèvres de Davenport se crispèrent. « Si j'étais arrivé chez lui un jour plus tôt... si j'avais trouvé la maison vide...

— Et combien de temps, à votre avis, les deux hommes — le meurtrier et sa victime — sont-ils restés ensemble sur la Lune ?

— À en juger par la densité des empreintes qu'ils ont laissées, plusieurs jours. Au minimum une semaine.

— Leur navire a-t-il été localisé ?

— Non. Et il ne le sera probablement jamais. Il y a une dizaine d'heures, l'Université de Denver a signalé une augmentation du taux de la radioactivité ambiante. Le phénomène a commencé avant-hier à dix-huit heures et s'est prolongé pendant plusieurs heures. Il n'est pas difficile de régler les contrôles d'un astronef pour le faire exploser à cent cinquante kilomètres dans l'atmosphère par suite d'un court-circuit des micropiles.

— À la place de Peyton, murmura le Dr Urth d'un air songeur, j'aurais liquidé mon bonhomme à bord et j'aurais fait sauter en même temps l'astronef et le cadavre.

— Vous ne le connaissez pas, rétorqua l'inspecteur d'un ton farouche. Les victoires qu'il remporte dans le duel qui l'oppose à la loi lui font boire du petit-lait. Il les savoure et les déguste. S'il a laissé le corps du mort sur la Lune, c'était manière de nous jeter un défi. »

Le Dr Urth se massa la bedaine. « Je vois... Il y a peut-être une chance.

— De pouvoir prouver qu'il s'est rendu sur la Lune ?

— De pouvoir vous donner un avis.

— Tout de suite ?

— Le plus tôt sera le mieux. Mais, pour cela, il faudrait que j'aie un entretien avec Mr Peyton.

— Rien de plus facile. J'ai un jet non-gravité qui m'attend. Nous pouvons être à Washington dans vingt minutes. »

Une ombre d'inquiétude passa sur le visage joufflu de l'extraterrologue qui se leva et, manifestant tous les signes d'une profonde angoisse, s'éloigna en se dandinant pour se réfugier dans le coin le plus sombre de la bibliothèque.

— non ! s'écria-t-il.

— Qu'avez-vous, Dr Urth ?

— Je ne monterai jamais dans un jet non-gravité. Je n'ai pas confiance.

Davenport le dévisagea avec ébahissement et bégaya : « Vous préférez le monorail ?

— Je n'ai confiance en aucun moyen de transport, répliqua le Dr Urth avec véhémence. Aucun n'est sûr. Il n'y a que la marche. Cela, ça m'est égal.

Écoutez, Inspecteur... Pouvez-vous faire venir Mr Peyton ici ? Pas bien loin. À l'hôtel de ville, par exemple ? Il m'est souvent arrivé d'aller jusque-là, à pied. »

Davenport balaya la pièce du regard avec désespoir. Il contempla les milliers et les milliers de volumes alignés, volumes parlant de choses qui se trouvaient à des années-lumière de la Terre. Par la porte ouverte, il voyait dans la pièce

voisine une multitude d'objets provenant des mondes d'outre-ciel. Et il voyait aussi le Dr Urth qui pâissait à l'idée de voyager à bord d'un jet non-gravifique ! Il haussa les épaules.

— J'amènerai Peyton chez vous. Cela vous convient-il ?

L'extraterrologue poussa un soupir de soulagement, « Parfaitement.

— J'espère que vous réussirez, Dr Urth.

— Je ferai de mon mieux, Mr Davenport. »

Peyton examina la pièce d'un air dégoûté et décocha un regard empreint de mépris au bonhomme adipeux qui le saluait d'une inclination de tête. Avant de s'asseoir, il épousseta d'un revers de main le fauteuil que son hôte lui désignait. Davenport s'assit à côté de lui, le fulgurateur bien en vue. Boule de Suif s'assit à son tour, le sourire aux lèvres, et se tapota la panse comme s'il venait de s'offrir un repas fin et souhaitait que le monde entier le sache.

— Bonsoir, Mr Peyton, dit-il. Je suis le Dr Wendell Urth, extraterrologue de mon état.

Peyton le toisa.

— Que voulez-vous de moi ?

— Je veux savoir. si vous vous êtes rendu sur la Lune au cours du mois d'août.

— Non.

— Pourtant, personne ne vous a vu sur Terre entre le 1er et le 31 août.

— Cela n'a rien que de très normal. Personne ne me voit jamais pendant le mois d'août. Vous n'avez qu'à lui demander, acheva-t-il en désignant Davenport d'un coup de menton.

Le Dr Urth pouffa. « Ce serait merveilleux si l'on pouvait imaginer des tests. S'il y avait un moyen permettant d'identifier l'origine de la matière, de savoir si un échantillon donné provient de la Lune ou de la Terre. Ah ! Si l'on pouvait analyser la poussière qu'il y a dans vos cheveux et dire : Ah, ah ! C'est de la roche lunaire ! Hélas, c'est impossible. La roche lunaire est pratiquement semblable à la roche terrestre. Et même s'il y avait une différence sensible, on ne trouverait pas de poussière dans vos cheveux, sauf si vous vous étiez promené sur la Lune sans vidéoscope, ce qui ne serait guère plausible. »

Peyton écoutait, impassible.

Le Dr Urth poursuivit avec un sourire aimable, levant la main pour rétablir l'équilibre précaire de ses lunettes perchées sur le bouton qui lui servait de nez : « Le voyageur qui se balade dans l'espace ou sur la Lune respire l'air de la Terre, mange de la nourriture de la Terre. Qu'il soit dans son navire ou qu'il revête une combinaison, il transporte avec lui l'atmosphère de la Terre. Nous recherchons un homme qui a passé deux jours dans l'espace, qui est resté une semaine sur la Lune et qui a encore passé deux jours dans le vide pour regagner la Terre. Et, pendant tout ce temps-là, il baignait dans un environnement intégralement terrestre. Cela complique l'enquête.

— Pour vous simplifier la vie, je vous suggère de me remettre en liberté et de découvrir le véritable assassin.

— Nous en arriverons peut-être là, répondit le Dr Urth. Avez-vous déjà vu quelque chose qui ressemble à ceci ? » Sa main grassouillette tâtonna sur le sol

et réapparut avec une sphère grise aux reflets estompés.

Peyton sourit. « On dirait une chante-cloche.

— C'est une chante-cloche. C'est pour des chante-cloches qu'un homme a été tué. Que pensez-vous de celle-ci ?

— Ce que j'en pense ? Qu'elle a un défaut.

— Examinez-la donc de près. » Et, en disant ces mots, le Dr Urth lança d'un geste prompt la chante-cloche à Peyton.

Davenport poussa un cri et se souleva de son fauteuil. Peyton leva les bras et réussit à attraper l'objet au vol.

— Vous êtes fou ! s'écria-t-il. On ne jette pas une chante-cloche de cette façon !

— Vous les respectez, dirait-on ?

— Oui. Je les respecte trop pour en briser une. En tout cas, ce n'est pas un crime.

Il tapota légèrement la chante-cloche, l'approcha de son oreille et la secoua, attentif à l'infime crépitement des lunolithes, ces minuscules particules de pierre ponce qui s'entrechoquaient dans les vides alvéolaires. Puis, la tenant par le fil métallique auquel elle était toujours suspendue, il la gratta légèrement de l'ongle du pouce dans un geste ondulant — un geste d'expert.

La chante-cloche chanta. Une note voilée et flûtée, se prolongeant en un vibrato qui allait s'affadissant, évoquant un crépuscule d'été.

Pendant quelques instants les trois hommes restèrent immobiles et silencieux, fascinés par la mélodieuse sonorité.

Enfin, le Dr Urth reprit la parole : « Relancez-la-moi, Mr Peyton », ordonna-t-il en tendant une main péremptoire.

Peyton obéit machinalement. Mais la chante-cloche n'alla pas jusqu'au bout de sa course. Sa trajectoire s'infléchit et elle se fracassa par terre dans un soupir discordant propre à vous briser le cœur.

Davenport et Peyton en contemplèrent les fragments épars, aussi muets l'un que l'autre. La voix calme du Dr Urth retentit à nouveau, et c'était à peine s'ils l'entendirent :

— Quand on aura découvert l'endroit où le criminel a caché son butin, je demanderai à recevoir une chante-cloche bien polie et sans défaut pour remplacer celle-ci en guise d'honoraires.

— Des honoraires ? s'exclama Davenport avec irritation. En quel honneur ?

— Voyons, cela saute aux yeux ! En dépit de mon petit discours de tout à l'heure, il existe un élément de l'environnement terrestre qu'aucun voyageur de l'espace ne peut emporter dans ses bagages : la pesanteur. Le fait que Mr Peyton ait commis une aussi grossière erreur d'évaluation sur le poids d'un objet qu'il considérait manifestement comme infiniment précieux ne peut s'interpréter que d'une seule manière : ses muscles ne se sont pas encore réadaptés à l'intensité de la pesanteur régnant à la surface de la Terre. Mes conclusions, Mr Davenport, et c'est en professionnel que je vous parle, sont que votre prisonnier n'était pas sur la Terre ces jours derniers. Il était ou bien dans l'espace ou bien sur un objet planétaire d'une taille de beaucoup inférieure à celle de la Terre. La Lune, par exemple.

Davenport bondit sur ses pieds, l'air triomphant. « Mettez-moi ça noir sur blanc, dit-il, la main sur la crosse de son fulgurateur. Ce sera suffisant pour que je sois

autorisé à faire passer le suspect à la psychosonde. »

Louis Peyton, abasourdi et apathique, se rendait seulement compte d'une manière assez vague que s'il devait laisser un testament, celui-ci ferait maintenant état de l'échec final de sa carrière.